
TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Très jeune encore, elle a quitté sa patrie, le Vietnam, pour la France ; elle y a enseigné, joué la comédie, écrit des scénarios et fait du journalisme, avant de se mettre à écrire des livres, directement en français, et à traduire. Nous avons plusieurs bonnes raisons de rencontrer Kim Lefèvre : il s'agissait de savoir pourquoi et comment elle pratique cet art périlleux, traduire dans une langue adoptive ; de découvrir une langue et une civilisation très éloignées des nôtres ; de mieux connaître la rude existence des traducteurs de langues dites rares ; et de se faire plaisir, tout simplement. Car écouter parler cette femme au destin exemplaire, auteur de trois livres superbes, en laquelle deux civilisations s'accordent avec harmonie, c'est pour nous, en ces temps de délire xénophobe, un bain de fraîcheur et une consolation.

Kim Lefèvre

TransLittérature : *Il y a deux langues dans votre vie, le vietnamien et le français. Pouvez-vous nous préciser votre rapport avec chacune d'elles, et nous dire comment vous en êtes venue à traduire l'une dans l'autre ?*

Kim Lefèvre : J'ai toujours navigué entre les deux langues. Je suis née au Vietnam, le vietnamien est ma langue maternelle. Je suis allée à l'école française, où je ne parlais que français avec mes professeurs. Puis je rentrais chez moi, dans une famille où personne ne comprenait le français. La coupure était totale. Quand ma mère allait voir la directrice de l'école, c'était moi qui traduisais. Je suis venue en France après le bac, avec une bourse du gouvernement français, et j'y suis restée. D'abord j'ai enseigné le français, de 1964 à 1972, puis je suis devenue comédienne. Je suis arrivée à l'écriture et à la traduction assez tard : mon premier livre a été publié en 1989 et ma première traduction en 1990.

TL : *Tous deux étaient rédigés en français...*

K.L. : Je ne suis pas capable d'écrire en vietnamien. Quand mon premier livre a été traduit au Vietnam, on a dû faire appel à des traducteurs de là-bas.

TL : *Écriture et traduction sont donc arrivées presque en même temps. Les deux sont-elles pour vous étroitement liées ?*

K.L. : Oui. Il y a entre les deux un rapport, disons, affectif. Mon premier livre, *Métisse blanche*, est autobiographique. Raconter ainsi mon enfance au Vietnam pendant la période coloniale m'a fait me pencher sur un passé vis-à-vis duquel j'étais assez distante. Cela a entraîné un retour vers la langue d'origine, que je n'avais plus pratiquée pendant vingt-cinq ans...

TL : *Pouvez-vous nous faire un portrait de cette langue ?*

K.L. : La langue vietnamienne ressemble assez au chinois dont elle est issue. Elle est monosyllabique et très chantante : chaque mot-syllabe peut avoir un sens différent (six en tout !) selon la façon dont on appuie sur la voyelle, dont on la module. Le mot « ba », par exemple, peut être dit sur un ton neutre et signifie alors le chiffre 3, ou « père » ; avec le ton grave, c'est

« grand-mère », ou « madame » ; avec le ton aigu, « tante », ou « prendre par les épaules » ; le ton interrogatif, « appât » ; le ton glissant, « déchet » ou « mort de fatigue » ; le ton tombant, « raffermir » ou « n'importe ». Cela ne pose pas de problèmes à l'écrit, puisque ces tons sont figurés par des accents. Mais la grande difficulté pour moi, c'est l'absence totale de temps et de modes. Pour dire les temps, on doit avoir recours à des adverbes. Avec « hier je mange » ou « demain je mange », on sait encore où on va ; mais parfois c'est le contexte seul qui doit indiquer la bonne voie.

TL : *Comment dit-on : « Si j'avais faim, je mangerais » ?*

K.L. : « Si je faim, je vais manger. » Et encore, ce « vais » (*sê* en vietnamien) est une création récente. Dans les années 1930, il y avait toute une génération de romanciers influencés par la littérature française, qui ont fait au français des emprunts thématiques, mais aussi syntaxiques.

TL : *On dit du vietnamien que c'est une langue très musicale...*

K.L. : La musique vient du système des tons, dont les rapprochements ou les contrastes créent une prosodie très subtile. Elle vient aussi du fait que la langue est issue de la poésie et reproduit encore souvent la métrique de la poésie traditionnelle, qui reste très vivante. Le rythme 7+7/6+8, par exemple, se retrouve souvent dans la bouche des gens et dans les textes en prose, comme si la prose était naturellement rythmée.

TL : *De façon consciente ?*

K.L. : Plutôt inconsciente, je crois. Et je me suis aperçue que je faisais la même chose – en français. Je me surprends à enlever un mot, par exemple, pour retrouver un schéma rythmique familier du vietnamien. Et quand je lis Duras, je trouve qu'elle n'a pas une rythmique française. Sa musicalité me paraît plutôt orientale. D'ailleurs elle a beaucoup de répétitions, ce qui est un autre trait du vietnamien...

TL : *Et le français, comment le voyez-vous et l'entendez-vous ?*

K.L. : J'aime sa limpidité. Je suis très admirative de Marivaux, de Diderot... Quand je les lis, je m'arrête et je me dis : Mais comment font-ils pour dire si simplement, si facilement des choses aussi complexes ? J'aime la logique dans l'enchaînement des périodes, au sein de longues phrases qui se déroulent comme en spirale... En vietnamien, les phrases en général sont assez courtes, sauf chez certains auteurs qui écrivent maintenant à l'europpéenne.

TL : *Comment avez-vous appris à traduire ?*

K.L. : À l'école d'abord, avec les thèmes et les versions. L'apprentissage de base. Il y a l'écriture aussi. Écrivant moi-même, je suis très respectueuse du

texte de l'auteur que je traduis. Trop peut-être : en relisant mes premières traductions, je les trouve un peu guindées. Je n'osais pas, au début, respirer le texte à ma façon. Depuis quelque temps, je trouve que je fais mieux, que j'ose davantage sans pour autant trahir.

TL : *Est-ce que parmi les traductions du vietnamien en français qui ont précédé les vôtres, certaines ont pu vous servir de modèle ?*

K.L. : J'ai trouvé dans ces traductions antérieures le même défaut que je viens de me reprocher, c'est-à-dire un trop grand respect du texte. Elles me paraissent parfois trop exotiques. Il faut savoir que le vietnamien est une langue très fleurie. Lorsque le sexe féminin se dit « fleur de jade », si on reprend l'expression telle quelle en français, on transforme un passage courant en prose poétique... Et puis ces traductions, faites par de grands lettrés scrupuleux, sont truffées de notes – il y en a parfois autant que de texte... Non, j'ai surtout appris dans des traductions de langues européennes. Mais il n'y a pas si longtemps : il a fallu que je m'intéresse à la traduction pour commencer à remarquer le travail des autres traducteurs...

TL : *Vous pourriez citer des noms ?*

K.L. : J'ai été époustoufflée par la traduction du *Parfum*, due à Lortholary, sans rien connaître à la langue de départ. Dernièrement, j'ai aussi beaucoup admiré la traduction de *Soie* par Françoise Brun. Toutes les deux sont un exemple de ce vers quoi je tends : on est ailleurs, et en même temps ça ne « sent » pas la traduction. Ce que j'essaie de faire passer, c'est avant tout des émotions, des sensations. Avant de traduire, je lis le texte, plutôt deux ou trois fois qu'une, et je garde précieusement le souvenir de ce que j'ai ressenti : c'est cela qu'il me faut rendre avant tout. Si à un moment j'ai souri, il faudra que ma traduction fasse sourire, et tant pis si cela m'écarte un peu du mot-à-mot !

TL : *Apparemment le traducteur du vietnamien (comme celui du chinois) a une tâche plus lourde encore que ses confrères, puisque les imprécisions de la langue, l'absence de temps notamment, l'obligent à un énorme travail d'interprétation. Vous est-il arrivé de consulter des traductions du vietnamien dans d'autres langues européennes, pour vous inspirer des solutions choisies ?*

K.L. : Non, parce que les traductions du vietnamien dans d'autres langues sont encore plus rares qu'en français !

TL : *Votre travail de comédienne vous a-t-il aidée pour traduire ?*

K.L. : Beaucoup. Cela me sert pour écrire, et aussi pour traduire. D'abord, quand j'écris, je construis le livre, comme on construit une pièce : les

chapitres sont pour moi comme des scènes et des actes, qui auront leur aboutissement dans la scène finale. Quand je traduis et que je ne comprends pas bien un passage, que je ne saisis pas les motivations du personnage, je me mets à le décortiquer comme si je devais le jouer, j'essaie de me mettre dans la peau du personnage. Et puis je lis à haute voix.

TL : *De façon systématique ?*

K.L. : Non. Pour certains passages. Quand je ne suis pas sûre de moi, que j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui grince.

TL : *Tout ce travail du comédien sur le souffle, est-ce qu'il a influencé votre façon d'écrire ?*

K.L. : Je crois. Mais de façon plutôt inconsciente.

TL : *Chez vous, l'auteur et la traductrice ont-ils la même voix ?*

K.L. : J'espère que non ! C'est un risque contre lequel je lutte. Quand il m'arrive d'entendre ainsi ma propre voix, je reviens en arrière pour retraduire.

TL : *Vous êtes restée très longtemps sans retourner au Vietnam, et vous y allez rarement. Comment faites-vous pour maintenir le contact avec la langue vivante ?*

K.L. : Au début, pour mes premières traductions, j'avais beaucoup de mal. J'étais restée des années sans lire ni écrire le vietnamien. Je m'y suis mise, en lisant beaucoup, et ce qui est très important, à *haute voix*. Et je me suis aperçue que je comprenais mal parce que je lisais mal, à contre-temps, sur une rythmique française. Il a fallu que je retrouve en moi les rythmes du vietnamien pour que des pans entiers du sens apparaissent peu à peu. D'autre part, les auteurs que je traduis sont du Nord-Vietnam, dont la langue est très marquée par un certain jargon marxiste-léniniste – au point que les Vietnamiens du sud eux-mêmes ont du mal à les comprendre ! Il a fallu là aussi que je me mette au courant. Enfin, plus tard, quand je suis retournée au Vietnam, mes neveux et nièces m'ont plongée dans la langue d'aujourd'hui...

TL : *Et votre français, comment le travaillez-vous ?*

K.L. : Travailler, c'est le mot. Le français ne me vient pas naturellement, surtout pour l'écriture, et j'ai en effet besoin de l'entretenir. De passer par une élaboration. Mon rapport avec lui n'est pas spontané, mais réfléchi. Alors je lis, bien sûr, et surtout je relis. Je reviens souvent, par exemple, aux nouvelles de Maupassant, qui sont un modèle de clarté. Je trouve que mon écriture en français manque un peu de naturel ; j'ai surtout du mal avec la langue parlée – même si le théâtre, là aussi, m'a fait du bien.

TL : *Les traductions que vous avez faites jusqu'à présent sont-elles des commandes, ou des choix personnels ?*

K.L. : La première était une initiative de ma part. Celles d'après ne sont que partiellement des commandes : jusqu'à présent, j'ai toujours choisi mes auteurs.

TL : *C'est l'avantage des langues dites rares, qui n'intéressent personne : tout le monde vous fiche la paix... Vous ne devez pas non plus être trop nombreux à traduire du vietnamien ?*

K.L. : Au début, nous n'étions que deux sur le marché. Certains sont en train de s'y mettre. Et je ne compte pas ceux qui ne parlent pas la langue, mais travaillent avec un Vietnamien qui leur fait le mot-à-mot...

TL : *Il reste beaucoup de choses à traduire ?*

K.L. : Oui. C'est une littérature très vivante. Il n'y a pas encore, à mon avis, d'auteurs de l'envergure d'un Kundera ou d'un Kadaré, mais plusieurs d'entre eux sont très intéressants.

TL : *Y a-t-il aussi des lecteurs ?*

K.L. : Énormément. Le manque d'argent et de papier restreint les tirages, mais les livres sont vite épuisés. Et on lit beaucoup de littérature traduite.

TL : *Vous avez traduit une pièce de théâtre. J'imagine que vous souhaiteriez continuer.*

K.L. : Bien sûr...

TL : *Et la poésie ?*

K.L. : J'ai traduit six ou sept strophes d'un long poème très connu du XVIII^e siècle, *Le chant de la femme du guerrier*, pour un ouvrage de Gérard Chaliand intitulé *Les trésors épiques de l'humanité*.

TL : *Vous l'avez traduit de façon rythmée ?*

K.L. : C'étaient des quatrains 7+7+6+8. J'ai conservé les quatrains, mais je n'ai pas cherché à reproduire strictement le schéma rythmique : j'ai plutôt travaillé la musicalité. Cela m'a tout de même pris beaucoup de temps...

TL : *Vous auriez envie de recommencer ?*

K.L. : Il faudrait qu'on me sollicite, qu'un défi me soit lancé... Mais de moi-même, je n'oserais pas. Dans la société vietnamienne traditionnelle, le poète se trouvait au premier rang des lettrés, eux-même placés tout en haut de l'échelle sociale. Il y a de quoi intimider...

TL : *Pour revenir à des considérations plus terre-à-terre, quels sont vos outils ?*

K.L. : Je n'en ai pas beaucoup. Nous sommes très pauvres en dictionnaires. J'en ai un seul, vietnamien-français, et un dictionnaire chinois-vietnamien, car beaucoup de mots sont issus du chinois. Un de mes amis a deux grands dictionnaires faits par les jésuites autrefois, qui sont admirables : pour un mot, vous avez deux pages d'exemples. De temps en temps, je vais aussi aux Langues-O consulter les dictionnaires. Je me sers aussi beaucoup des dictionnaires français, naturellement : le petit Robert, le dictionnaire des synonymes... J'aime beaucoup *Le mot juste*.

TL : *Vous travaillez sur ordinateur ?*

K.L. : Oui. J'ai un Compaq, j'utilise Word 6.

TL : *L'ordinateur a changé votre vie ?*

K.L. : J'ai fait ma première traduction à la plume, et au début l'arrivée de l'ordinateur m'a beaucoup libérée. Je n'étais plus obligée de refaire toute une page à cause d'une rature... J'ajoute, j'efface... Mais ça va trop vite ! Je me suis aperçue que plusieurs fois j'avais effacé des choses intéressantes, qui sont perdues. C'est pourquoi maintenant j'imprime ma première mouture, et il m'arrive d'en réutiliser des parties dans les versions suivantes.

TL : *Vous passez combien de couches ?*

K.L. : Au moins quatre ou cinq, en laissant bien reposer entre chacune.

TL : *Vous considérez-vous comme plutôt sourcière, ou plutôt cibliste ?*

K.L. : Je crois qu'étant donné ma langue de départ, si éloignée du français, je suis obligée d'être cibliste.

TL : *Que faites-vous, par exemple, des répétitions ?*

K.L. : J'essaie de les conserver, mais elles sont si nombreuses en vietnamien que je ne peux les garder toutes. Ce qui est normal en vietnamien paraîtrait forcé en français. Cela dit, le problème est moins aigu avec les auteurs plus jeunes, dont l'écriture est moins répétitive, étant plus influencée par l'Occident. J'ai aussi eu le cas d'un auteur que j'aime beaucoup, mais qui doit parfois écrire dans l'urgence, et qui m'a dit : Tu peux supprimer ce que tu veux, moi je n'ai pas le temps ! Alors je me suis permis de resserrer, de supprimer quelques passages. C'était la seule fois.

TL : *Avez-vous déjà été tentée de retrouver en français le côté monosyllabique du vietnamien ?*

K.L. : Je n'y avais pas pensé ! Je crois que oui, intuitivement, dans mes traductions mais aussi dans mes textes personnels. Je crois qu'on porte sa langue maternelle en soi, même dans une autre langue.

TL : *Avez-vous un rapport étroit avec les auteurs ?*

K.L. : En général, je préfère garder une certaine distance. S'il y a des questions à poser, je les pose en écrivant à l'auteur, mais j'aime mieux que le contact se limite au texte lui-même. Cela dit, j'ai de très bonnes relations avec mes auteurs, et je n'hésite pas à les rencontrer – surtout quand la traduction est terminée.

TL : *Une lettre met combien de temps pour aller là-bas ?*

K.L. : Cinq jours.

TL : *Comme pour l'Italie ou la Belgique... Vous souffrez de la solitude du traducteur ?*

K.L. : J'en souffre et je l'aime aussi. Après l'enseignement et le théâtre, j'avais besoin d'un peu de recueillement. En fait, cela dépend des moments : quand j'ai la tête qui chauffe trop, je pars chez des amis pour une semaine.

TL : *Vous aimeriez enseigner la traduction ?*

K.L. : Enseigner, non. J'aime plutôt échanger. Quand je suis allée au Vietnam, j'ai voulu réunir des traducteurs vietnamiens pour débattre des problèmes de la traduction. Et puis les événements politiques ont entraîné l'annulation de la réunion. Mais cela se fera une autre fois !

TL : *Vous travaillez avec de petits éditeurs ; est-ce un choix ou une nécessité ?*

K.L. : Un peu des deux. Quand j'ai commencé à traduire de la littérature vietnamienne contemporaine, je ne savais pas vers quel éditeur me tourner. En 1990, la jeune littérature vietnamienne n'intéressait personne. Je l'ai proposée aux éditions de l'Aube qui ont tout de suite accepté. J'en suis très reconnaissante à leur directrice, Marion Hennebert. Par la suite, les éditions Philippe Picquier, qui ont déjà un très riche catalogue concernant la littérature chinoise, japonaise et coréenne, s'y sont intéressées. C'est à mes yeux cet éditeur qui contribue le plus largement à faire connaître la littérature vietnamienne d'aujourd'hui – ce qui, à l'heure actuelle, mérite un grand coup de chapeau...

Propos recueillis par
Sacha Maroulian
et Michel Volkovitch

Kim Lefèvre a écrit les livres suivants : *Métisse blanche* (1989, J'ai lu), *Retour à la saison des pluies* (1991, Aube), *Moi, Marina la Malinche* (1994, Stock).

Elle a traduit, de Nguyễn-Huy-Thiêp, *Un général à la retraite* (Aube), *Le cœur du tigre* (Aube), *Les démons vivent parmi nous* (Aube), *La vengeance du loup* (Aube) ; de Duong Thu Huong, *Histoire d'amour racontée avant l'aube* (Aube) ; de Phan Thi Vang Anh, *Quand on est jeune* (Picquier).